

Projet pédagogique

Le combat de la souffrance

Introduction

Loi de l'entropie (principe d'usure) => la souffrance est la règle, le bonheur l'exception (et donc don de Dieu) !!! Ecclésiaste 3 :13

Souffrance générale, conséquence du péché général.

Mais souffrance particulière pas conséquence d'un péché particulier.

La souffrance en général, et celle de Job par exemple, présente différentes facettes :

La souffrance est parfois un **châtiment** ; (3 amis)

La souffrance est parfois un **avertissement** ; (Elihu)

La souffrance est parfois un **mystère** impénétrable ; (Job)

La souffrance est parfois un **témoignage**, un martyre ; (ch.1-2)

*Nous comprenons celle de Job comme un **témoignage** allant jusqu'au **martyre**, tout en reconnaissant que le problème de l'existence du mal (ch.1-2) et la non-réponse de Dieu (ch.38-42) laissent une part de **mystère** impénétrable (« les choses cachées sont à l'Éternel, les choses révélées sont à l'homme »).*

D'une manière très remarquable les divers aspects de la souffrance relevés dans ce livre de Job convergent à la Croix. La croix, lieu de la seule souffrance rédemptrice, et que Job a pressenti quand il a demandé à Dieu d'être son « garant », souffrance prédite dans l'A.T. et base incontournable du N.T.

Elle est un châtiment, comme le souligne Ésaïe 53.

Elle peut nous servir d'avertissement, en nous montrant l'aboutissement du péché : *Car, si l'on fait ces choses au bois vert, qu'arrivera-t-il au bois sec ?* (Luc 23:31)

Elle est un témoignage, celui que le Christ a rendu par sa belle confession devant Ponce Pilate. (1 Timothée 6:13) Jésus en acceptant de mourir, n'a pas seulement attesté son obéissance inconditionnelle à la volonté du Père, mais aussi son amour infini pour les hommes.

Enfin, la croix reste, malgré tous les éclaircissements que nous trouvons à son sujet, un mystère *que les anges eux-mêmes ne peuvent sonder*. (1 Pierre 1:12)

Ainsi elle est le carrefour où toutes nos voies douloureuses se rejoignent pour déboucher sur la délivrance finale et glorieuse.

Plan :

1. Le sens du combat contre la souffrance
2. L'enjeu de la souffrance
3. Comment aider ?

1. Le sens du combat contre la souffrance

Si l'on voulait résumer en un mot l'histoire de l'humanité, ce ne serait pas « évolution », mais ce pourrait être « progrès ». Le progrès, saine lutte contre la souffrance sous toutes ses formes : essayer de réduire douleurs, fatigues, injustices, pauvreté, difficultés de toutes sortes. C'est l'humanisme originel chrétien, recherche pour améliorer le sort de mon prochain, et donc de la société.

Mais aujourd'hui l'humanisme est coupé de ses bonnes racines, il est devenu athée. Sa recherche n'est plus le mieux-être de l'autre, mais le bien-être du « MOI ». Et nous vivons ce paradoxe qu'aujourd'hui humanisme rime avec individualisme. Le bien-être du « moi » est désormais l'objectif prioritaire de la vie. Je fais remarquer combien la dérive est subtile, le glissement suffisamment imperceptible pour pénétrer en douceur les mentalités même chez les chrétiens.

Alors quel est le sens de notre combat contre la souffrance : saine lutte ou quête du bien-être ?

Je tiens à préciser ici qu'il n'y a pas une seule réponse, pas plus qu'il n'y a une seule souffrance. Mais à chaque souffrance particulière, nous devons nous remettre en question et nous demander : est-ce que ma lutte est juste, ou est-ce que je me bats pour préserver mon confort ?

Pas facile n'est-ce pas ?

Par exemple, pendant longtemps dans le monde évangélique, la psychologie était condamnée, et c'était faux. Obéir à Dieu par devoir seulement, en étouffant nos sentiments de peine et de confusion, c'est passer à côté d'une expérience vitale dans notre relation avec le Christ.

Depuis, la psychologie a sa place parmi nous, et c'est bien, et elle permet souvent d'aider mon prochain à surmonter ses souffrances intérieures. Il est sain de faire face à la souffrance qui tenaille notre âme, de nous sentir mal quand les autres violent notre dignité, d'admettre honnêtement combien nous aspirons à être aimés, estimés et acceptés tels que nous sommes. Vivre pour le plaisir de Dieu plutôt que pour le nôtre ne fait pas de nous des esclaves dont les états d'âmes n'auraient aucune importance. Dieu se soucie de nos blessures. Il désire que nous jouissions de notre nouvelle identité.

Mais attention à l'équilibre... L'introspection à outrance fait que les projecteurs sont dirigés sur l'homme en tant qu'être abusé, blessé, dépendant ; et l'on ne donne plus à Dieu que le rôle de superpuissance. Je cite un commentateur :

« La mission centrale de l'Église consiste désormais à aider l'homme à se sentir aimé et estimé. Il est devenu plus important pour l'homme de se sentir mieux que de trouver Dieu. » Et cela est faux. On peut apprendre désormais, non à adorer Dieu dans le renoncement coûteux à nous-mêmes, mais à guérir nos souvenirs, à triompher de nos dépendances, à surmonter la dépression, à améliorer notre image, à remplacer la haine de soi par l'amour de soi, à nous débarrasser de la honte en assumant pleinement ce que nous sommes...

L'Église consacre une part de plus en plus importante de son énergie à délivrer l'homme de sa souffrance. Attention, danger !

Certes, l'Évangile nous comble en nous conférant une nouvelle identité et nous permettant d'en jouir, mais il nous propose de découvrir et de mettre en pratique des valeurs supérieures à l'acceptation de soi : humilité, tendre l'autre joue, vivre non pour les plaisirs présents mais en vue de la vie future, s'accrocher aux promesses,... **Rappelons-nous que la raison d'être de la foi chrétienne, ce n'est pas nous ! C'est le Dieu qui prend soin de nous.**

Apocalypse 5 => Nous existons pour lui et non l'inverse.

Comme Dieu prend un tendre soin de ses enfants, il lui arrive souvent de soulager leurs souffrances et de résoudre leurs problèmes. Mais comme son amour est un amour intelligent enraciné dans ce qu'il sait être le meilleur pour nous, il nous appelle à vivre des réalités beaucoup plus intéressantes que nous-mêmes, et notre petite personne.

Je dois donc renoncer à ma fascination pour moi-même au profit d'une préoccupation plus compatible avec la nature et le projet de Dieu. Ce n'est plus moi qui suis au centre. C'est Dieu. J'existe pour lui et non lui pour moi.

Trop de chrétiens n'ont pas de but plus noble que leur auto-préservation. Adorer Dieu pour des rai-

sons qui se limitent au fait que Dieu s'intéresse à nous, c'est du « nombrilisme christianisé ». Aujourd'hui l'Église enseigne trop souvent que l'objectif suprême de Dieu est de faire du bien à son peuple. Or la Bible me dit que l'objectif de Dieu, c'est *de réunir toutes choses en Christ, jusqu'à ce que tout genou fléchisse devant lui*. Quel contraste ! C'est pourquoi Dieu me propose un tout autre but : la passion de connaître quelqu'un qui soit plus grand que ma propre personne.

Ce qui nous amène tout naturellement à notre deuxième réflexion ...

2. L'enjeu de la souffrance

Car c'est là tout l'enjeu du livre de Job : quelle est ma relation à Dieu quand mon bien-être est en danger ?

Lisons Job 1 : 6-12...

L'enjeu proposé par Satan est le suivant : « Dieu, tu n'es pas capable d'être aimé pour toi-même, mais tu as avec eux un rapport mercantile, c'est donnant donnant (sous entendu : donc tu n'es ni amour ni bonté). » Satan affirme ici que notre louange ressemble au pourboire que nous donnons à un garçon de café qui s'est montré attentif à nos désirs. Nous nous attendons à être bien traités, mais un service exceptionnel mérite une reconnaissance spéciale. Et Dieu relève le défi. Et Job, qui ignore tout de ce défi et de son ampleur, va tracer la voie, au milieu de ses souffrances, de ses incompréhensions, de ses révoltes, de ses déceptions, de ses insatisfactions, la voie qui mène à la recherche non pas des bienfaits de Dieu, mais de la présence de Dieu, de ce besoin de présence de son bien-aimé quelles que soient les circonstances.

Lisons Job 19 :25-27...

Mes amis, posons-nous chacun la question : qui est au centre de mes pensées ? Dieu ? ou moi ? Si c'est de moi que je me préoccupe, je ne suis pas prêt de toucher Dieu.

Bien sur, nous avons tous assez de spiritualité pour dire sincèrement à notre Seigneur : « Mon Dieu, tu es tout ce que je possède », n'est-ce pas ?

Mais est-ce que je le connais suffisamment pour lui dire : « Mon Dieu, tu es tout ce dont j'ai besoin » ?? C'est-à-dire, suis-je entièrement satisfait, simplement parce que tu es Dieu, Dieu amour, Dieu bonté ?

Si Dieu est tout ce dont nous avons besoin, alors c'est tout notre projet de vie qui va changer.

Nous allons apprendre à nous voir davantage comme des êtres pécheurs que comme des êtres blessés. Nous allons attacher plus d'importance au pardon de nos péchés qu'à la guérison de nos souffrances. Nous allons découvrir que l'espérance future vaut mieux que le soulagement présent. Nous allons vouloir nous soumettre à Dieu plutôt que de vouloir utiliser son pouvoir à notre profit.

Nous allons découvrir que marcher avec Dieu ne veut pas dire construire une maison dans un pays qui ne connaît jamais de tempêtes : c'est plutôt construire une maison qu'aucune tempête ne peut détruire.

Satan aurait gagné et Dieu aurait eu honte d'être perçu comme le Dieu de ceux qui veulent à tout prix se forger une vie satisfaisante dans ce monde.

Mais il n'a pas honte d'être appelé le Dieu de ceux qui jouissent de plaisirs légitimes, mais refusent résolument de construire leur cité ici-bas, attendant (en acceptant de servir Dieu dans un monde hostile) une demeure meilleure dans un autre pays.

L'enjeu pour notre vie est fondamental : confiance ou désespoir ?

Désespoir comme conséquence tragique du doute suggéré par Satan. Le doute à l'égard de la bonté de Dieu est le socle sur lequel s'appuie notre logique déchu. Si nous croyons que Dieu est puissant, nous ne sommes pas en revanche persuadés qu'il est bon ; en effet, s'il peut soulager nos souffrances, pourquoi ne le fait-il pas ? Si je ne suis pas convaincu que Dieu est bon, si je minimise mes difficultés à croire en sa bonté, je vais alors - lentement mais résolument - reprendre le contrôle de mon propre bien-être. Or le péché est simplement notre effort pour corriger ce qui, à nos yeux, constitue la limite à la bonté de Dieu. C'est faire confiance à soi au lieu de s'en remettre à Dieu. Malheureusement le doute quant à la bonté de Dieu engendre la terreur de la solitude dans un monde d'insécurité, et cette terreur suscite une rage contre Dieu parce qu'il fait si peu pour nous protéger de la souffrance. D'où désespoir.

Confiance parce que Dieu est tout ce dont j'ai besoin, parce que je suis attiré à rechercher le Seigneur comme le bien suprême de ma vie. Notre objectif principal ne va plus être de nous servir de Dieu pour résoudre nos difficultés, mais de traverser nos difficultés pour découvrir Dieu. Nous ne presserons plus Dieu d'en faire davantage que ce qu'il fait. Pouvons-nous affirmer (c'est pour un commentateur la définition de la confiance en Dieu) : « Il n'y a rien que la bonté parfaite de Dieu, associée à son pouvoir absolu, ne puisse faire qu'elle ne soit pas en train de faire, en ce moment ! ». Réfléchissez bien (relire).

3. Comment aider ?

Essayons maintenant d'être concrets. Mais rappelons-nous d'abord que :

- c'est avant les moments de souffrance que le croyant doit s'ancrer dans la certitude de la bonté de Dieu. Au cœur de la souffrance on a du mal à réfléchir sainement et à prendre du recul. Ce n'est pas en période de famine qu'on fait des provisions, c'est avant !

- c'est **avant** que je dois étudier, méditer, me laisser imprégner des réponses bibliques face aux caractéristiques de la souffrance :

peur	confiance, sécurité <i>Matt. 8 :26</i>
solitude	communion avec Dieu + fraternelle
ignorance	révélation <i>Ro 8 :26-28 ; Ro12:15</i>
résignation, usure	espérance <i>Ro 5 :3-4</i>
tristesse	joie <i>Jn 16 :20</i>
désespoir	bonté de Dieu <i>Ps 73 :1</i>

Concrètement, le principal écueil à éviter est celui des amis de Job, que la Bible traite de *consolateurs fâcheux* ou pénibles, et que Dieu dénonce.

Si le brisement est indissociable de l'expérience chrétienne, nous avons souvent le tort de vouloir aider les autres à se briser, ce qui est faux. Notre ministère est d'accompagner, de consoler et d'encourager.

Lisons Romains 12 :10, 13, 15, 16a ; 1 Pierre 3 :8 ; Job 6 :14 ; Proverbes 17 :17...

Que me disent ces passages ? D'être d'abord un ami.

Un ami ce n'est pas celui qui m'inonde de conseils permanents, un ami c'est d'abord une oreille attentive, qui sait écouter, puis un cœur qui essaie de comprendre, qui compatit, c'est-à-dire « qui souffre avec ». Devant la souffrance, Dieu donne de l'amour, même dans la révolte. Nous aussi, donnons de l'amour, et surtout laissons passer l'amour de Dieu à travers nous.

Bien sûr, c'est une illusion de croire qu'on peut « prendre » la souffrance de l'autre, la porter à sa place. Personne d'ailleurs ne nous le demande. Mais aimer, écouter, sympathiser avec, ça oui.

Les amis de Job ont été sages au début. Pendant 7 jours nous dit le texte, ils sont restés là sans rien dire, à écouter, à compatir. Ça s'est gâté quand ils ont commencé à parler, quand ils ont voulu vendre leur solution. Exemple à méditer.

Si l'épreuve dure, il viendra un temps où il faudra parler, dire, non pour expliquer, mais pour aider à se remettre à marcher, à vivre.

Lisons encore 2 Corinthiens 1 :3-5...

Je peux dire ma propre expérience, mes doutes, mes pleurs, puis l'espérance, la fidélité de Dieu.

Je peux, je dois surtout, renforcer chez l'autre la notion de la bonté absolue de Dieu (on vient d'en parler longuement, mais c'est capital, c'est la seule arme contre le désespoir).

Je peux ensuite, toujours dans la longue durée, faire réfléchir l'autre sur les nouveaux objectifs de sa vie. Si par exemple un handicap est désormais installé, quel sens, quel objectif vas-tu donner à ses nouveaux modes de vie ? Le témoignage de Joni, la tétraplégique, est éloquent sur ce point : elle a commencé à revivre quand ses amis l'ont incité à réfléchir, non plus à « comment redevenir normale », mais à comment apporter quelque chose à d'autres. Pas arriver à nouveau à dessiner comme avant, mais apprendre à peindre avec la bouche, et être émerveillée du résultat. Aider l'autre à réfléchir sur l'avenir, avec tact et amour.

Je dois enfin aider tout pratiquement. Pensons à l'humour grinçant de l'apôtre Jacques (2 :15) : *Si un*

frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un d'entre vous leur dise, Allez en paix, chauffez-vous et rassasiez-vous ! et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il ? Préparer un repas, emmener promener les enfants, les garder, accompagner dans les services sociaux, loger, financer, etc., c'est aussi soulager, et donc consoler.

Conclusion

En conclusion, je rappellerai juste trois caractéristiques de notre Dieu, qui sont autant d'encouragements.

Dieu le Père est bonté ! Pas charité condescendante d'un riche potentat, mais bonté profonde et mûrie de celui qui m'a tellement aimé qu'il a connu les tréfonds de la souffrance en devenant un Père qui a vécu le deuil de son fils unique.

Dieu le Saint-Esprit s'appelle *le consolateur* (Jean 16 : 13), celui qui nous rassure en nous conduisant sur le chemin de la vérité.

Dieu le Fils, Jésus-Christ, incarné dans un homme *habitué à la souffrance* (Esaïe 53). Celui qui peut le mieux nous comprendre, le grand spécialiste de la souffrance, celui qui m'a précédé sur mes chemins de difficultés. Lui qui, par amour pour moi, a enduré les souffrances physiques : privations, fatigues, torture ; les souffrances morales : incrédule ambiante, trahison, abandon ; souffrance spirituelle également : accepter que son père se détourne de lui sur la croix.

Mais Jésus c'est encore plus que celui qui a souffert pour moi, et avant moi, c'est aussi celui qui aujourd'hui en décembre 2000, souffre réellement quand moi, croyant, je souffre. Contrairement à tous mes amis, lui il porte, il partage, il vit ma souffrance. Extraordinaire non ? J'ai découvert cette dimension il n'y a que quelques mois, et elle m'impressionne énormément, j'ai du mal à réaliser. Et pourtant, quand Jésus parle à Paul des chrétiens persécutés, il lui dit : *Je suis celui que tu persécutes* (Actes 9). Quand Jésus parle à la foule, il dit : *Quand vous n'avez pas donné un verre d'eau, ou soigné, ou visité, un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait.*

C'est le mystère du corps de Christ, mais quel encouragement...